

FRANÇOIS MÉCHAIN

À Varaize, en 1945 après la victoire, on a planté un arbre de la Liberté. L'arbre est mort et c'est le tuteur qui a poussé.

F. Méchain

[...]

5. Comment on construit son chemin

François Méchain reconnaît qu'il doit beaucoup à Michèle Chomette. Il considère qu'elle était de loin la meilleure pour repérer et découvrir les talents des jeunes (et moins jeunes) photographes. Pendant trente ans il lui resta fidèle. Ils travaillaient en équipe, *en osmose*. François rencontrait-il quelqu'un qui pouvait être intéressé par une commande ou une exposition ? Elle envoyait aussitôt un courrier, suivait et relançait sans relâche. Le travail de prospection prenait également un temps important. L'artiste se souvient qu'alors les dossiers comprenaient des photos, il fallait faire des tirages réduits, rédiger, mettre sous enveloppe... Que de temps passé à faire un travail de secrétariat ! Sur des centaines et des centaines de courriers envoyés seuls quelques-uns aboutissaient à des projets. Mais il se démena sans compter son temps, « J'ai vite compris qu'on ne viendrait pas me chercher, qu'il fallait que je fasse le premier pas ». L'esprit du père est là sans doute, dans ce côté volontaire. Mais surtout, c'est la passion des voyages et de l'ailleurs qui transparaît encore. « Cette relation au monde, où tout est possible, il suffit que tu le veuilles. Chaque projet était une ouverture vers l'étranger, vers l'inconnu. C'est toujours cela qui m'a guidé je crois. »

Après *Équivalence*, une nouvelle série fut entreprise, *Géographies animales* qui, bien qu'exposée à la FIAC¹ à Paris, ne retint guère l'attention. Et pourtant, François Méchain justifie encore actuellement ce travail,

¹ FIAC : Foire Internationale d'Art Contemporain.

expliquant comment, partant de son intérêt pour l'art baroque qui pour lui est intimement lié au déplacement du regard (il cite en référence l'église Saint Jean Népomucène - Asamkirche - à Munich) et sa pratique quotidienne de la course à pied, il construit des installations/interventions dans les paysages.² « Quand je courais je m'étais aperçu que les plans bougeaient et glissaient doucement les uns sur les autres. Il y a le plan du fond qui lui, est toujours presque fixe représentant une sorte d'infini et d'autres plus proches de toi qui bougent bien plus vite. L'idée part de là. » Il construit ses sculptures sur ce principe, en peignant directement dans la matière du paysage, sur les herbes, sur les arbres, retaillant par-ci par-là quelques branches pour souligner une silhouette animale entre-imaginée dans son cadre de carton et sous un certain angle de vue (on pourrait parler du point nodal de la photographie). Un peu comme si la nature était un immense théâtre à l'italienne et que le rôle de l'artiste était simplement de pointer un état, à un moment donné, juste par un ajout de peinture. « Peindre le paysage » au sens premier du terme.

Puis ce fut une autre approche avec les *Sculptures-fiction (1988-1989)*, installations dans le paysage faites avec les matériaux naturels trouvés sur place. Avec ce travail, Bernard Lajot pressentit de suite qu'il y avait là quelque chose. « Cela démarrait fort », dit ce dernier, « j'ai toujours cru, dès le départ, que le jeune photographe que j'avais rencontré avait un chemin qu'il allait se faire ». Au départ, il y avait pour François Méchain l'idée d'un hommage à Brancusi. Pour autant, cette capacité à s'installer dans un lieu/territoire/paysage et à y créer une œuvre intimement liée à son histoire, aux éléments végétaux ou minéraux trouvés *in situ*, à la symbolique et à l'esprit du lieu va devenir sa marque de fabrique. Lui qui aurait pu devenir géographe, historien ou encore archéologue par passion a trouvé une expression artistique qui nourrit l'ensemble de ces centres d'intérêt.

² Son initiation au football à l'école lui a fait découvrir qu'il détient une excellente capacité cardiaque qui lui permet d'aborder sans difficulté les sports d'endurance. Il pratique toujours le vélo et la course à pied de manière intensive.

« Faire du sens avec une accumulation de petits détails, très différents, qui s'articulent les uns aux autres, c'est mon fonctionnement, assez complexe, mais avec une grande logique. »

A partir des années 1990, François Méchain commença à être invité un peu partout en Europe du Nord, en Grèce, au Canada... pour des créations *in situ* et des expositions. Ce fut vraiment le début de la reconnaissance. Pour autant, il conserva son poste d'enseignant à Saint-Étienne. Il faut dire qu'au milieu de cette effervescence - entre le chantier de la maison de Bel-Air, la galerie Michèle Chomette, les cours à Saint-Étienne, les heures de création et celles passées dans le labo photo - deux enfants sont nés au sein du couple : Aurore en 1983 et Aurélien en 1985. Pragmatique toujours, le père de famille choisit la sécurité pour élever les enfants et pouvoir, plus tard, leur offrir des études³. De plus, conservant son salaire de professeur qui lui octroyait une certaine indépendance financière, il pouvait facilement se plier aux règles d'une résidence courte de création (qui prenait en charge les frais d'hébergement, de déplacement et ceux inhérents à la création et à l'exposition) ; cela le dispensait de la perpétuelle recherche de financements et de projets qui caractérise les artistes qui travaillent uniquement en *free-lance*.

Les premières invitations vinrent du Canada où François et Nicole firent un premier voyage de prise de contact en 1989. Au cours d'une excursion ils y avaient rencontré le directeur de la foresterie de l'université de Laval (Québec). Celui-ci invita le photographe l'année suivante pour une création dans le massif forestier (peut-on appeler ainsi une étendue sans fin d'arbres ?) du Parc des Laurentides en lui laissant une carte blanche totale. Un peu dérouté au départ par l'immensité « du bois » (comme on nomme la forêt au Québec), François Méchain s'appliqua rapidement un protocole d'intervention : rien n'est prémédité, rien n'est préparé à l'avance, tout est

³ Aurore deviendra attachée de conservation et directrice de musée et Aurélien sera architecte. « Les chats font rarement des chiens », dit lui-même le père amusé et néanmoins fier de ses enfants.

à inventer une fois sur place. Tel était et restera le *modus operandi* de l'artiste, « le site s'impose, le site impose⁴ », et il faut faire avec lui. On voit poindre une autre facette de François Méchain dans cette attitude volontaire, dans ce déterminisme qu'il revendique dans toutes ses œuvres, celle de la prise de risque. Ce que Michel Guérin énonce comme « être sur un fil au-dessus du vide et être invité, et inventer ». Le seul préalable qu'il s'autorisa pour les Laurentides, était la référence à la conquête de l'Ouest américain documentée par les grands photographes de la fin du XIXème, début du XXème siècles⁵. « Tu ne peux pas être photographe ou artiste sans connaître à un moment donné ce qui te précède. J'ai toujours été passionné par la photographie de l'Ouest américain ».

Sur place, pour commencer, il se définit un temps de travail : une semaine, ce qui correspond à un temps social normé hebdomadaire. Puis, il fallut déterminer le périmètre dans lequel allait s'inscrire la création. Pour cela, après avoir repéré sur une carte le secteur de la Rivière des Eaux volées (la géographie, la toponymie, les cartes toujours !), il partit à pied, en courant, « histoire de définir mon identité, faire un cercle et revenir au point de départ, soit environ vingt-cinq, trente kilomètres⁶ ». Avec les arbres (troncs, branches) abattus, traînés, redressés ou ramassés à même le sol il confectionna un immense cône, un cube et une sphère. Et pour rendre compte de cette expérience qui demanda un énorme travail de force physique dans un contexte climatique difficile (chaleur, humidité, moustiques...) il incrusta dans l'image un code-barre reprenant tous les paramètres en jeu (longueur, section, nombre de morceaux de bois déplacés, espèces végétales..., jusqu'à ses propres dimensions physiques).
[...]

⁴ Annotation d'un des carnets de croquis de François Méchain pour *Machine végétale*, Calais, 1993.

⁵ Carleton Watkins, William Henry Jackson et Timothy O'Sullivan.

⁶ Il fait ici référence à John Sutter, un temps propriétaire de la Californie avant qu'on y trouve de l'or et au livre éponyme *L'Or* de Blaise Cendrars parlant de l'histoire de l'Ouest américain : au XIXème, les pionniers européens aspirants à la propriété devaient déterminer la surface de leur propriété par leur capacité à circonscrire à pied un lopin de terre en un temps donné : *les heures carrées*.